

Essais étrangers

Number 49, September–October–November 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21631ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1992). Review of [Essais étrangers]. *Nuit blanche*, (49), 62–69.

ÉLOGE DU REPOS

Paul Morand
Arléa, 1992, 125 p.; 24,95 \$

L'instauration des premiers congés payés par le gouvernement du Front populaire réactiva pour Paul Morand une question vieille comme le monde: comment trouver le repos? Dans un petit livre publié en 1937 et réédité récemment, il répond à cette question et propose au passage une sorte de mode d'emploi du loisir.

Moraliste, il écarte d'emblée la richesse comme solution à notre soif de repos: «La pauvreté permet à la douleur de s'étendre en surface, la richesse et les loisirs de se développer et de se compliquer en profondeur». Le voyage? Oui, jusqu'à un certain point, puisque dans l'agitation du corps l'esprit peut se reposer. Mais, en réalité, on ne gagne à ce jeu qu'un soulagement. D'ailleurs, si les gens se déplacent autant n'est-ce pas parce qu'ils sont malheureux? Stoïcien, Paul Morand propose de faire du voyage une occasion de s'entraîner à tout quitter («apprendre à vivre, c'est apprendre à mourir», disait Sénèque). Le sport, la vie en plein air? Cela pourrait être «le vrai repos». Homme de bon sens, l'auteur invite à «retrouver le repos dans les joies simples»: camping, natation, canotage, promenade en forêt. Visionnaire, il met toutefois en garde contre «l'hypertrophie du muscle» et la course au record si caractéristiques de l'époque actuelle.

Prendre l'avion, le bateau, courir aux quatre coins du monde, nager, descendre les rivières en canot: c'est toujours s'agiter. Très pascalien, Paul Morand fait remarquer que le repos n'est pas dans l'agitation. Seulement, comment empêcher l'humain de s'agiter? Sa faiblesse est qu'il «ne supporte ni la solitude ni de rester en place». Alors? Alors «le vrai repos vient de nous». Le dernier chapitre du livre porte sur la vie intérieure «maîtresse de notre vrai repos».



Pas facile donc d'être oisif. Paul Morand, dont la vie fut pendant longtemps faite de voyages, en parle en connaissance de cause. Aux premiers congés payés de 1936, à ces pionniers de la civilisation des loisirs, il lance ce trait de sagesse qui sonne comme un avertissement: «L'oisiveté demande autant de vertu que le travail».

Jacques Martineau

NAISSANCE DU ROMAN

Massimo Fusillo
Trad. de l'italien
par Marielle Abrioux
Seuil, 1991, 274 p.; 39,95 \$

La naissance du roman remonterait au milieu du XII^e siècle, époque durant laquelle un Wace et un Chrétien de Troyes délaissaient l'usage du latin au profit du roman, la langue commune, et ouvraient la voie au cycle de la Table ronde. Pur produit de l'Occident médiéval, le roman récit serait né de la conjonction de plusieurs facteurs dont l'individualisme et le christianisme. Il ne saurait être question de contester cette théorie. Cependant force nous est de constater qu'à mesure qu'ils s'éloignèrent de leurs mythes et épopées, nombre de peuples produisirent des textes que l'on peut qualifier de romanesques. Ce fut le cas dans

les premiers siècles de ce millénaire au Japon, en Chine, en Perse et dans les pays arabes. De leur côté, les romans grecs et latins ont été écrits au tout début de notre ère.

L'ouvrage de Massimo Fusillo porte sur les romans grecs. Avec une rigueur et une minutie exemplaires, il démontre en quoi des textes comme *Théagène et Chariclée* d'Héliodore ou *Leucippé et Clitophon* d'Achille Tatiüs participent, tant au niveau de la forme et du contenu, de l'univers romanesque. En effet, déjà on a affaire à des textes de forme ouverte qui n'hésitent pas à emprunter à d'autres types de textes, jusqu'à devenir une sorte d'encyclopédie de tous les genres de l'époque et jusqu'à se pasticher entre eux. Dès lors, on retrouve des procédés comme le récit dans le récit, les descriptions de tableaux qui préfigurent le récit et une très grande diversité des voix narratives. Il en est de même pour le héros, déjà seul

et le siège de conflits de sentiments. L'amour? Une passion dévorante qui frappe comme un coup de foudre à la Tristan et Iseut, qui allie fidélité et érotisme et qui aura à surmonter bien des obstacles avant l'heureux dénouement.

Quand le roman est-il né? Désormais la réponse devra tenir compte de l'étude de Massimo Fusillo.

Maurice Pouliot

LA DÉLIAISON

André Green
Les Belles Lettres, 1992,
388 p.; 49,95 \$

ON EST PRIÉ DE FERMER

LES YEUX
Max Milner
Gallimard, 1991,
284 p.; 39,95 \$

Le vocabulaire de la psychanalyse est populaire. Trop! Freud s'en inquiétait déjà qui enviait Einstein d'être occupé d'un objet hermétique. Le mot *subconscient* par exemple dégage des rejets de psychologie de ligne ouverte et l'on se méfie — avec raison — d'entendre le métalangage consacré hors du contexte psychanalytique. Aussi, bon nombre de critiques littéraires tiennent en suspicion les lectures freudiennes réputées *réductrices*, cependant que certains psychanalystes jugent déplacée l'utilisation des concepts de la théorie en dehors du cadre de la cure. La frontière entre les deux disciplines n'a pourtant jamais été étanche. Freud, grand lecteur de Sophocle, de Shakespeare et de Dostoïevski, s'est tourné vers les textes pour comprendre ce que lui disaient les hystériques, ce qui place la littérature au cœur même de l'élaboration de la psychanalyse. Les littéraires se sont montrés très tôt intéressés par la nouvelle théorie, et la première reconnaissance officielle des travaux de Freud sur l'inconscient fut le Prix Goethe...

Psychanalystes et littéraires continuent depuis de se pencher sur les apports réciproques de ces disciplines. En témoignent deux essais récents. André Green est psychanalyste, d'abord soucieux d'enrichir la théorie de l'inconscient et d'élargir son champ d'application. C'est dans cette optique qu'il vient de faire paraître *La déliaison*, un recueil d'articles et de conférences écrits depuis le début des années 70. L'intérêt de tels re-

groupements est qu'ils permettent une vue d'ensemble de la progression de la pensée d'un chercheur. Ici, la suite des chapitres, qui n'ont pas été artificiellement regroupés par une problématique de circonstance, montre bien la difficulté de maintenir un parti pris théorique quand il s'agit d'application pratique. Le texte liminaire postule que le psychanalyste laissera l'auteur de côté pour se consacrer à «l'inconscient du texte», puisque le matériel artistique ne saurait être confondu avec les associations libres d'un analysant; la biographie de Pouchkine sera pourtant convoquée pour soutenir une lecture de *La dame de pique*. Le point de vue médical d'André Green est ainsi mis en évidence: «Notre référent n'est pas la littérature, mais ce à partir de quoi il y a nécessité de produire du littéraire». Autre indice que le texte pour lui-même n'est pas ce qui captive en premier lieu le psychanalyste qu'est André Green: il travaille tout aussi bien avec la version originale qu'à partir de traductions, ce que le critique littéraire évite en général.

André Green pose néanmoins des questions qui retiendront l'attention du critique littéraire. Par exemple, il faut selon lui envisager autrement les textes écrits depuis la psychanalyse; la connaissance qu'ont les écrivains des théories de l'inconscient demande que le critique développe une approche différente. Il aborde pour sa part l'analyse de textes littéraires de Sartre sans perdre de vue les conceptions de l'existentialiste qui «a toujours été convaincu que c'était lui qui avait raison contre Freud».

On est prié de fermer les yeux porte sur les interdits qui frappent le regard. Le point de vue de Max Milner est littéraire; il s'arrête d'abord à la charge poétique et à l'émotion esthétique, véhiculées tout autant par la forme du texte que par son contenu. Il consacre la première partie de son essai à la revue des grands mythes qui concernent le regard. Méduse, Psyché et Orphée seront bien sûr convoqués, mais aussi Œdipe, la femme de Lot, etc. Le sobre récit de ces mythes est efficace et les rapports sont harmonieusement faits entre les différents symboles que ces héros évoquent.

La deuxième partie regroupe une série d'articles consacrés à quelques écrivains célèbres pour

leurs utilisations de la métaphore visuelle ou pour les situations *scopiques* que leurs romans mettent en scène. Malheureusement, la première partie ne sert qu'accessoirement de point d'appui aux analyses qui lui succèdent, ce qui brise l'unité de l'essai qui ne parvient pas à soutenir l'intérêt du lecteur. J'aurais aimé que les personnages mythiques me tiennent compagnie jusqu'au bout. Les promesses du titre accrocheur et de la première partie (qui se lit véritablement comme un roman) ne sont pas tenues.

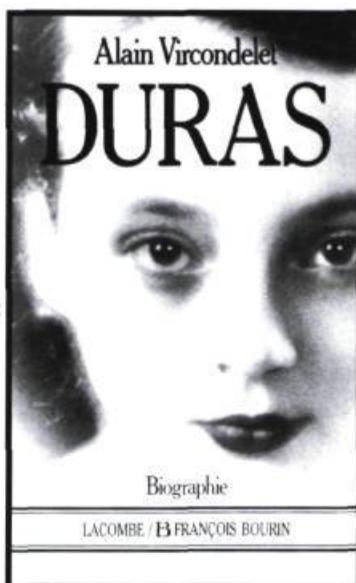
La démarche n'est pas en cause; le critique littéraire est fondé à exercer sa perspicacité à partir du type d'attention que lui suggère la théorie de l'inconscient. De même, il est légitime que le psychanalyste confronte son savoir avec celui que recèle l'imaginaire.

Hélène Gaudreau

DURAS
Alain Vircondelet
Lacombe/François Bourin,
1991, 455 p.; 29,95 \$

Le commencement, c'est la naissance de Marguerite Duras, Donnadiou de son vrai nom, le 4 avril 1914, à Gia Dinh, une petite agglomération dans la banlieue nord de Saïgon. En Indochine, lieu où se mettent en place, aussi, les mythes fondateurs de l'œuvre durassienne: la mère folle, le despotique et malfélique frère aîné, l'amitié avec celle qui deviendra Hélène Lagonelle dans les livres, l'amant chinois, et surtout Elizabeth Striedter appelée, dans *India Song*, dans *La femme du Gange*, dans *La femme de Venise* dans *Calcutta désert*, dans *L'amour*, dans *Le vice-consul*, Anne-Marie Stretter.

Qui sait lire, ou qui a lu ne serait-ce que *Les lieux de Marguerite Duras* (en collaboration avec Michelle Porte; Minuit, 1977), reconnaîtra les (abondants) motifs autobiographiques qui fondent l'œuvre de l'écrivaine. Qu'apporte donc cet ouvrage? Alain Vircondelet fait le point sur les zones d'ombre: par exemple le retour en France à la fin de l'adolescence, sa vie durant la guerre, ses débuts d'écrivain... Le portrait est complet, livré avec un doigté sans reproche qui est la conséquence de l'admiration passionnée — au point que Vircondelet, par moments, écrit comme Duras —



qu'éprouve de toute évidence le biographe pour son sujet.

Il faut cependant s'interroger sur cette manie qui consiste à écrire la biographie d'une personnalité encore vivante. On doute fortement que ladite personne n'ait pas lu le travail avant publication et qu'elle n'y soit allée de ses commentaires. Bref, on a toutes les chances de se retrouver avec une biographie autorisée. En outre, dans le cas de Duras, l'essentiel avait déjà été donné par la principale intéressée elle-même. Il restait alors peu de mystère, que celui-ci concerne l'anecdote biographique ou le processus de création. Aussi se demande-t-on finalement quelle était l'utilité de ce *Duras*.

Francine Bordeleau

DONNER LE TEMPS
T. 1, LA FAUSSE MONNAIE
Jacques Derrida
Galilée, 1991, 222 p.; 42 \$

Même s'il est raisonnable de croire que Jacques Derrida a maintenant accompli son œuvre et qu'il a livré les motifs fondamentaux de sa réflexion, il me semble indu de prétendre, comme on le fait actuellement avec hauteur dans certains milieux, que son travail et sa pensée sont dépassés par les débats actuels. Au moment où la démocratie libérale est l'objet de féroces débats, alors que l'éthique fait un retour en force sur certaines scènes politiques, que des notions comme celles d'État, de développement et de savoir se voient redéfinies, une interrogation sur la question de l'échange semble plus que jamais nécessaire.

L'avantage avec Jacques Derrida, c'est que sa méditation sur le don et la dette traverse tous ses livres depuis *L'écriture et la différence* jusqu'aux plus récents textes sur Nelson Mandela ou sur l'architecture. Voilà une analyse de l'économie (des choses, des êtres, des langages, des expériences, des textes, etc.) qui s'appuie sur des concepts désormais assurés: le temps, la signature, la métaphore, le nom propre, le genre, l'écriture, la trace, bref, sur tous les mécanismes qui permettent d'identifier les pouvoirs (et ils sont nombreux!) qui trouvent leur fondement dans des métaphysiques de l'origine.

DONNER LE TEMPS

Jacques Derrida

1.

La fausse monnaie

galilée

Formé de quatre textes qui reproduisent des conférences données par Jacques Derrida en 1991 à l'université de Chicago, le premier tome de *Donner le temps* met à profit Martin Heidegger, Marcel Mauss, Émile Benveniste et Baudelaire. Ces derniers permettent de formuler l'hypothèse (ici réduite) que la reconnaissance du don signe sa disparition dans la mesure où il devient alors une dette. C'est dire qu'une phénoménologie ou qu'une *synthèse* du don est rigoureusement impossible. Il faut en conséquence, en se plaçant dans un écart par rapport aux figures tenaces de la totalisation, ré-analyser (au sens psychanalytique du terme) toutes les opérations (crédit, prêt, etc.) qui assurent le maintien de nos systèmes économiques. Que *La fausse monnaie* de Baudelaire déjoue alors les mécanismes d'appropriation et de thésaurisation, quoi de plus assuré. Car le reste relève du pur calcul.

Michel Peterson

DAVID CRONENBERG
Serge Grünberg
Cahiers du cinéma, 1992,
151 p.; 24,95 \$

Ce numéro des *Cahiers du cinéma* est consacré à l'œuvre cinématographique de David Cronenberg. Il fait pénétrer le lecteur en profondeur dans l'étrange univers de ce réalisateur dont le fameux *Naked Lunch* (*Le festin nu*) deviendra sûrement le film-fétiche.

Serge Grünberg dégage le thème central de l'œuvre du cinéaste: les diverses «figures» du «mal» contemporain, qu'il explore minutieusement qu'elles soient existentielles, politiques ou sexuelles. Cronenberg apparaît ainsi critique de la «post-modernité» qui porte en elle un extrême raffinement technologique paradoxalement lié à une régression économique, politique et éthique. Nous sommes, dès lors, en présence d'un cinéaste d'idées proche — sur les plans narratif et thématique — de William Burroughs, en raison de ce «regard chirurgical» pénétrant le monde afin d'y dépister le «mal» qui échappe aux normes psychologiques et sociales dominantes.

Pour leur part, le «corps-laboratoire» et la «tête» constituent les éléments de base des films, en ce que l'existence origine des métamorphoses de l'enveloppe charnelle du corps et du cerveau des héros (*The Fly*, *Scanners*). Par conséquent, le «scénario type» de cet univers filmique devient l'altération de l'humanité du héros par un «virus» qui lui fait perdre une normalité qu'il ne voudra pas retrouver, car il désire échapper au sens commun et pousser à bout sa «monstruosité» (*Dead Ringers* / *Faux-semblants*).

L'univers de David Cronenberg est fondé sur l'absence totale d'un sens ultime de la vie. D'où la vacuité d'un monde sans âme et étouffant dans lequel, à la limite, tout est toujours «étrange(r)» et «pareil». Pour Serge Grünberg, *Naked Lunch*



constitue le sommet d'une telle démarche, puisque dans ce film l'homme est un «corps-machine» qui rêve son humanité, qui espère l'incarnation en dépassant l'«horreur» de sa condition par la médiation de l'écriture, de la création. Ce désir de dépassement sous-tend toute l'œuvre de Cronenberg qui, elle-même, demeure une «monstruosité indépassable», inquiétante...

Gilles Côté

LE MIRADOR
Elisabeth Gille
Presses de la Renaissance,
1992, 269 p.; 24,95 \$

Dès la parution de son premier roman, *David Golder*, Irène Nemirovsky voit son talent salué par les milieux littéraires français et connaît le succès. Sa renommée et son attachement à la France, où elle a vécu pendant plus de vingt ans, ne la mettront cependant pas à l'abri de la fureur des nazis. D'origine juive, elle périt à Auschwitz en 1942, à l'âge de trente-neuf ans.

Cinquante ans après sa disparition, sa fille Elisabeth Gille, témoin de son existence dans *Le mirador* dont elle dit qu'il «a été rêvé à partir d'autres livres. D'abord ceux de ma mère [...]».

Obligée de fuir la Russie à l'adolescence à cause de la révolution bolchevique, Irène Nemirovsky sera toujours reconnaissante à la France, qu'elle définit comme le «pays de la mesure,



de la liberté, de la générosité aussi», de l'avoir accueillie. Non pratiquante et n'ayant jamais véritablement eu le sentiment d'appartenir à la communauté juive, elle qualifia d'alarmistes son père et les copains qui l'exhortèrent à fuir en Amérique quand le mouvement national-socialiste prit son essor en Allemagne. Elle saisira trop tard l'ampleur du désastre.

Retraçant le tragique destin de sa mère, Elisabeth Gille rappelle les principaux événements qui ont entouré la fin du tsarisme en Russie et la montée du nazisme en France. Présentés du point de vue de celle qui les a vécus, ces épisodes qu'on aimerait parfois voir commentés cèdent souvent la place à des éléments relevant plutôt de l'histoire personnelle. Conforme au projet biographique, cette approche permet cependant de mieux saisir comment le sort que les nazis leur réservaient a pu échapper même à des gens bien informés.

Claire Côté

DIEUX EN SOCIÉTÉS
LE RELIGIEUX
ET LE POLITIQUE
Sous la dir. de Richard Figuiet
Série «Mutations», Autrement,
1992, 181 p.; 29,95 \$

La revue *Autrement* a l'art de poser les questions importantes pour notre temps et d'en saisir toutes les implications. Son numéro de février, *Dieux en sociétés*, revient sur un dossier que l'on croyait depuis longtemps fermé: la relation entre le religieux et le politique. Or, la question fuse de toutes parts et le sentiment religieux continue de passer à travers les mailles d'une laïcité trop assurée de sa rationalité.

Dans un rappel historique, la revue relève quelques-uns de nos partis pris jamais revisités, particulièrement en ce qui a trait au rôle fondamental des dieux grecs dans la cité et à l'espace rituel qu'y occupait le citoyen, ou à propos de notre vision scolaire d'un Moyen Âge d'obscurcissement opposé à une Renaissance lumineuse, alors qu'il existe entre les deux époques découpées arbitrairement une essentielle continuité, et que c'est dans la première que se retrouvent les ferments les plus actifs du cheminement démocratique.

En deuxième partie sont exposés les plaidoyers des grands courants religieux contemporains, plaidoyers marqués au sceau d'une apologétique parfois trop subtile. Toutefois les deux derniers articles, de Moghamed Arkoun et de Jean-Pierre Jeudy, y échappent et ouvrent la voie à une interprétation plus créatrice des résurgences de la Révélation et du sacré dans notre actualité.

Jean-Claude Dussault

NÉCROPOLE
Vladislav Khodassevitch
Trad. du russe
par Sophie Kajdan
et Anne-Marie Susini
Actes Sud, 1991,
247 p.; 38,95 \$

Dans ses mémoires intitulés *Nécropole*, Vladislav Khodassevitch parle de ses compatriotes et amis écrivains. Valère Brioussov, André Biely, Alexandre Blok, Serge Essenine et Gorki, tant de noms illustres évoqués tels des phares poétiques de leur époque.

Cet homme exilé (pour des raisons de santé) au côté de Nina Berberova a partagé le destin des

victimes de régimes totalitaires dont le seul tort fut d'être en désaccord avec l'idéologie au pouvoir. Vladislav Khodassevitch appartenait à cette génération presque entièrement décimée par la bourrasque révolutionnaire communiste; une génération prisonnière d'un pays qui n'eut rien d'autre à lui offrir que la persécution.

Nina Berberova disait de lui: «La rigueur de Khodassevitch à l'égard de lui-même et des personnes parmi lesquelles il lui échut de vivre, son honnêteté exempte de tout compromis lorsqu'il jugeait les autres, la scrupuleuse précision de son écriture, tout cela fait de *Nécropole* un cas unique dans la littérature du souvenir consacrée au symbolisme russe».

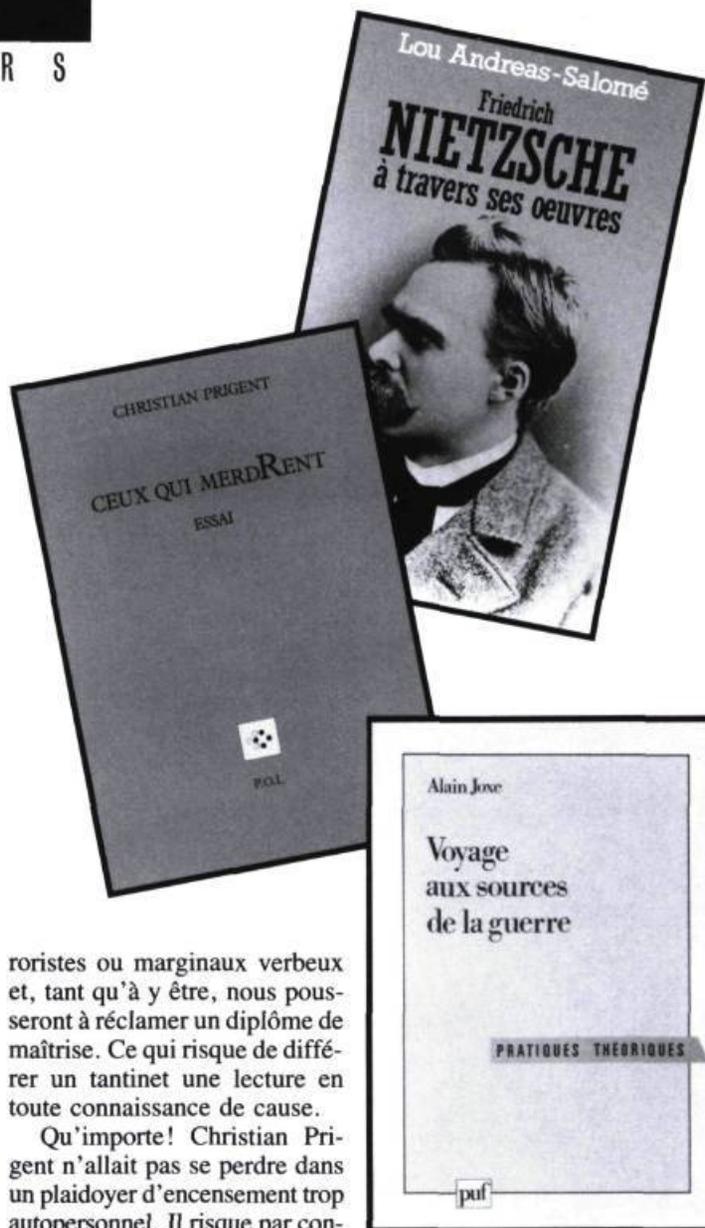
L'œuvre poétique et critique de ce grand écrivain de l'École symboliste reste à découvrir.

Ericka Tabellione

CEUX QUI MERDRENT

Christian Prigent
P.O.L., 1991, 351 p.; 48 \$

Bien sûr, dès l'abord, l'auteur fait éloge de l'avant-garde, les joueurs de mots, les aphasiques démentiels, les logorrhéiques de la perte ou de l'escamotage du sens, les hermétiques contemporains à la recherche d'une clef toujours cachée, on le sait, sous le paillason ou sur le chambranle des littératures. On le trouve bien pathétique et... maternel. Alfred Jarry prétendait-il à une si nombreuse progéniture? Christian Prigent prétend y reconnaître des airs de famille, le stade œdipien comme nécessité des beaux-arts, l'obligation d'inclure le couac en nos concerts harmoniques, nos ronrons mondains. Il prend sous son aile les Francis Ponge, Valère Novarina, Georges Perec, Denis Roche, Pierre Guyotat et tous ceux-là par qui le scandale arrive. Morceaux d'opinions choisies donc, qui, pour être bien compris, nous obligeront à fréquenter quelque peu tous ces ter-



roristes ou marginaux verbeux et, tant qu'à y être, nous pousseront à réclamer un diplôme de maîtrise. Ce qui risque de différer un tantinet une lecture en toute connaissance de cause.

Qu'importe! Christian Prigent n'allait pas se perdre dans un plaidoyer d'encensement trop autopersonnel. Il risque par contre de couler sous le fatras de tous ces amis littéraires, d'être oublié sous la pile. Il n'y a que les enfants pour clamer si haut les obligations des mères!

Jean Lefebvre

VOYAGE AUX SOURCES DE LA GUERRE

Alain Joxe
Presses Universitaires de France
1991, 443 p.; 52,10 \$

Je me dois de l'avouer d'emblée: pour le profane que je suis en matière de stratégie et de défense, rendre compte d'un tel livre, écrit par un spécialiste et pour des spécialistes, relève du pari. Du même souffle, je dois admettre que ce que sa lecture m'a appris sur l'histoire et la condition humaine ne se retrouve pas chez les auteurs que l'on fréquente d'ordinaire.

Depuis une trentaine d'années, Alain Joxe essaie de comprendre les conduites de l'humanité à l'intérieur de ce système de désordre, de guerre et de paix

dans lequel elle s'est enfermée, ce qui la force à inventer un nouveau machiavélisme. Mais si Machiavel croyait que la paix universelle serait le fruit d'une domination universelle, Alain Joxe est plutôt d'avis qu'il faut d'abord procéder à l'identification de ce qui dans l'histoire de l'homme a mal tourné si l'on veut un jour parvenir à une paix, qui, croit-il, ne viendra pas avant longtemps. Il faut d'abord débusquer les «éléments archaïques de l'expérience humaine» qui n'ont cessé de dominer la dernière moitié de ce siècle, période durant laquelle se sont affrontés deux immenses empires: l'U.R.S.S., un empire territorial de tradition militaire, dont la décomposition a commencé en périphérie, et les États-Unis, un empire maritime, non conquérant et prédateur, dont la décomposition s'est amorcée de l'intérieur.

Joxe convie son lecteur à le suivre à Sumer, en Égypte, en

Chine et à Rome pour y découvrir les déchirures sociales, économiques, religieuses ou autres qui ont engendré la politique et la guerre. Il montre également comment, de tout temps, la stratégie militaire s'est appuyée sur la peur et qu'au XX^e siècle, malgré l'évolution de l'armement, on reproduit encore les batailles de l'Antiquité: la bataille de la Marne en 1914, durant laquelle les Allemands appliquèrent le plan Schlieffen n'était rien de moins que la transcription de la bataille de Cannes en Italie, en 216 avant J.C.

Maurice Pouliot

FRIEDRICH NIETZSCHE À TRAVERS SES OEUVRES

Lou Andreas-Salomé
Trad. de l'allemand
par Jacques Benoist-Méchin
Grasset, 1992, 246 p.; 36,95 \$

Grasset a eu l'heureuse idée de rééditer l'ouvrage substantiel et généreux que Lou Andreas-Salomé avait consacré à Nietzsche en 1894 (traduit pour la première fois en 1932). L'essai est étonnant de pénétration; Nietzsche ne se trompait pas quand il voyait son premier disciple en l'étudiante de vingt et un ans qu'il rencontra en 1882.

L'essai est centré sur une idée fondamentale: «montrer l'expérience d'une pensée, dans l'influence qu'elle a exercée sur la personnalité de Nietzsche». Nietzsche lui-même, qui connut certains passages de l'essai avant sa folie, avait noté que «l'idée de ramener les systèmes philosophiques aux actes personnels de leurs auteurs» était l'idée d'une «âme sœur». Car nul plus que Nietzsche ne justifie, si besoin en est, et à l'époque où Proust écrit *Contre Sainte-Beuve*, la nécessité de recourir à l'homme pour expliquer l'œuvre. Lou Andreas-Salomé a le mérite d'avoir d'emblée compris cette interrelation que les meilleurs critiques, notamment Karl Jaspers dans son *Nietzsche*, ont exploitée depuis. Comment en effet ne pas en appeler à cette lecture, car Nietzsche n'a fait qu'écrire sur lui et pour lui, et, comme le précise à juste titre Lou Andreas-Salomé, «l'histoire de son âme devait être considérée comme celle de toute l'humanité»?

J'insiste donc sur les qualités du raisonnement — souvent remarquablement intuitif — et de la méthode d'investigation du

Friedrich Nietzsche à travers ses œuvres. Dans cette introduction toujours actuelle à l'œuvre du philosophe, Lou Andreas-Salomé sait bien exploiter l'essentiel des ouvrages commentés et étudier, avec une extrême cohérence, une ligne de pensée qui n'est pourtant pas dépourvue d'apparentes contradictions et de sautes d'humeur.

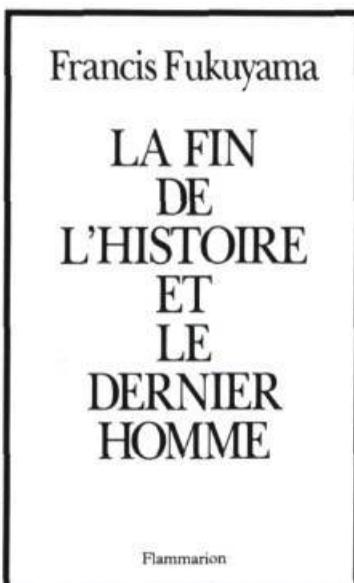
François Ouellet

LA FIN DE L'HISTOIRE ET LE DERNIER HOMME

Francis Fukuyama
Flammarion, 1992,
452 p.; 29,95 \$

En 1989, Francis Fukuyama publiait, dans la revue américaine *The National Interest*, un article percutant, intitulé «La fin de l'histoire», dans lequel il cherchait à démontrer que la démocratie libérale constitue non seulement le système de gouvernement le plus achevé dont puisse se doter l'humanité, mais, également, et surtout, la réalisation de son évolution idéologique et, par conséquent, la forme historique du stade ultime de l'histoire. Cette thèse, au plus haut point contestable, est ici reprise et enrichie à tel point que son déploiement devient passionnant, parce qu'il éclaire tous les fondements du dogme néo-libéral qui, depuis les années 80, réunit autour des mêmes illusions la droite et la gauche.

La question qui oriente la réflexion de Francis Fukuyama dissimule de nombreux pièges et recèle d'extraordinaires ressources: «Est-il raisonnable pour nous, en cette fin du XX^e siècle, de continuer à parler d'une histoire de l'humanité cohérente et orientée, qui finira par conduire la plus grande partie de l'humanité vers la démocratie libérale?» À lire la question telle qu'elle est formulée, on se demande pourquoi on se la pose puisqu'elle induit une réponse d'emblée affirmative. Comment d'ailleurs un conseiller au département d'État américain pourrait-il ne pas s'inscrire contre le pessimisme qui, depuis Oswald Spengler, Freud ou Stanislaw Ignacy Witkiewicz (pour ne nommer que ceux-là), nous empêche — fort heureusement — de croire en la «bonté» du capitalisme et en la possibilité d'homogénéiser les cultures afin d'accorder, au moyen d'une mondialisation des marchés dés-



tabilisant les États-nations, l'ensemble des économies au Nouvel Ordre Mondial tant souhaité par le président Bush?

Même s'il est impossible d'entrer ici dans les détails de ce spectaculaire ouvrage, je m'en voudrais de ne pas souligner combien y sont tendancieuses les lectures de Tocqueville, de Hegel et de Nietzsche. Que la logique de la science moderne et la lutte pour la reconnaissance constituent le cœur rationnel de l'histoire humaine, soit! Mais comment prétendre que la démocratie libérale a conduit (ou ne peut que conduire) à l'égalité et à la liberté des femmes et des hommes? Un simple coup d'œil sur les transformations du monde actuel ne révèle-t-il pas par ailleurs que l'Histoire s'emploie justement à déjouer toutes les formes de stabilité?

Michel Peterson

INVITATION À LA PHILOSOPHIE DES SCIENCES

Bruno Jarrosson
Seuil, 1992, 225 p.; 12,95 \$

La science, considérée comme une entreprise de révélation du réel qui se dissimule sous le sens commun, est, on le sait déjà, une pratique incertaine. Pourtant elle présente souvent une façade bien rigide, assise dirait-on sur des affirmations et des lois dictées par la nature elle-même. Cet aspect assuré, qui se dégage probablement davantage du discours médiatique sur la science que du discours des praticiens, est l'objet du petit livre tout à fait captivant de Bruno Jarrosson, qui se propose, à la manière de Kant, de «citer ces opinions à comparaître devant le tribunal de la raison».

L'essai, qui est issu d'un cours donné par l'auteur à de futurs ingénieurs, profite amplement du contexte de sa genèse: il évite les informations techniques qui pourraient égarer inutilement le lecteur, il fait abondamment référence aux écrits des scientifiques eux-mêmes, qui n'ont pas toujours besoin d'être vulgarisés! Le résultat de cet exercice est une introduction, remarquablement claire et minutieuse, à la philosophie des sciences. Introduction qui nous permet de retracer les courants majeurs de la pensée scientifique, depuis les catégories élémentaires d'Aristote jusqu'aux interrogations actuelles que soulève la théorie des quanta, et de la critique épistémologique, où le parcours conduit de la «certitude» scientifique à «l'incertitude» des théories indéterministes contemporaines.

Si cet essai ne permet pas de répondre de manière simple à la question: «qu'est-ce que la science?», il a le mérite de dégager, sans vains détours et sans tomber dans un scepticisme morose, la complexité des sciences dites pures, que masque habituellement le béat optimisme scientifique qui contamine les discours populaires sur la science. Mentionnons enfin que l'ouvrage s'enrichit d'un précieux glossaire et d'une bibliographie commentée qui convie à poursuivre les lectures, si évidemment nous acceptons l'invitation à la philosophie des sciences que nous transmet Bruno Jarrosson.

Pierre Beaudoin

COMME UN ROMAN

Daniel Pennac
Gallimard, 1992,
173 p.; 22,95 \$

En France on s'inquiète beaucoup que les plus jeunes perdent le goût de la lecture; et comme là-bas chacun sait qu'il n'y a pas de formation intellectuelle valable qui ne repose sur une bonne connaissance des lettres, on a fait de l'impérieux «il faut lire» une sorte de dogme hors duquel il n'y aurait point de salut.

C'est à cette attitude culpabilisante que s'attaque Daniel Pennac, pour qui la lecture est d'abord un plaisir que l'on doit chercher à faire partager. L'auteur de *La fée carabine* rappelle d'entrée de jeu que le verbe lire, à l'instar du verbe aimer, ne suppose pas l'impératif. Enseigner



la littérature aux adolescents, c'est leur faire redécouvrir le charme des histoires qu'on raconte aux enfants avant que l'école exige d'eux un effort de compréhension qui leur fait oublier le plaisir. «On ne savait pas qu'un roman doit être lu comme un roman: étancher d'abord notre soif de récit.» Le reste, l'amour du texte pour lui-même, la découverte de l'originalité d'une écriture particulière, vient de surcroît: «Oui, le charme du style ajoute au bonheur du récit. La dernière page tournée, c'est l'écho de cette voix qui nous tient compagnie».

Daniel Pennac, qui a déjà prouvé qu'il maîtrise l'art subtil du récit, a d'ailleurs construit son essai comme une belle histoire: celle du petit enfant dont les nuits commencent par un conte dit par une voix familière, celle de l'écolier émerveillé lorsqu'il déchiffre ses premiers mots, celle de l'adolescent désabusé qui est convaincu de son incompetence en français et avoue qu'il n'aime pas lire. Vient ensuite la description d'une classe type de lycéens français qui tombera littéralement sous le charme de la littérature, grâce à un professeur qui n'a pas peur de butiner hors du programme et de se passer de notions pédagogiques. La dernière partie du livre énonce une série de droits du lecteur qui consacrent la lecture comme plaisir. *Comme un roman* est en outre pétri de références littéraires et animé d'un grand respect pour les auteurs et leurs œuvres. Et si Daniel Pennac croit qu'un des droits du lecteur est de lire n'importe quoi, il ne doute pas de la force d'attraction des grands textes.

Hélène Gaudreau